

Les études consacrées au son produit sont sans doute les plus novatrices de l'ouvrage, mais celles qui se penchent sur l'écoute et l'expérience sonore ne sont pas à négliger pour autant. Elles répondent à deux questions complémentaires. D'abord, comment traduire en mots ce qu'on entend ? On peut, classiquement, reconstruire les préférences sonores globales des habitants d'un lieu et la « communauté acoustique » qu'ils auraient en partage, comme le fait Heikki Uinonen au village de Dollar, en Écosse, en mobilisant des questionnaires et des « promenades sonores ». Mais on peut également chercher à coller au plus près des expériences sonores vécues. Vincent Battesti a fait ce choix en testant une méthode sophistiquée et innovante. Il a équipé de microphones intraauriculaires et de GPS ses interlocuteurs, afin de leur faire réécouter et commenter les bandes-son de leurs propres promenades, recueillant ainsi une épaisseur d'informations précieuses.

C'est moins la retranscription verbale des expériences sonores individuelles dans l'espace urbain qui a retenu l'attention d'Iñigo Sánchez et de Claire Guiu, que la question d'arrière-plan : « Qu'est-il possible d'y entendre ? » Conduisant le lecteur dans différents lieux du quartier historique de la Mouraria, à Lisbonne, Sánchez examine ainsi les effets des politiques urbaines – et en particulier la patrimonialisation du fado – sur le façonnement local des sonorités urbaines. Guiu s'est laissée dériver sur la frange littorale de Barcelone, cataloguant les sons perceptibles pour y repérer les effets sonores de la croissance urbaine. Dans les deux cas, ces travaux interrogent le rôle des pouvoirs publics dans la composition des milieux sonores, mais aussi celui des dynamiques permanentes des transformations urbaines.

Au terme de l'ouvrage, un constat s'impose : la voie de recherche transversale qu'il propose, en rupture avec celles des paysages sonores, conduit à une remise en évidence du bruit, du bruit face au son, d'un bruit qui n'est plus seulement, tant s'en faut, nuisance ou pollution (voir en particulier les textes de Guillebaud, Faraud, Damon-Guillot, Depaule et celui de Thibaut). Le lecteur, invité à devenir lui-même auditeur, ne s'en rendra que mieux compte en découvrant les documents multimédias que les éditeurs ont eu l'excellente idée de diffuser sur un site dédié². Que des ethnomusicologues et des anthropologues en aient été les maîtres d'œuvre n'est peut-être pas tout à fait fortuit. Le mot qui a longtemps servi à désigner les autres par écart à la civilisation – barbare – n'est pas dérivé d'une onomatopée, une onomatopée qui de surcroît renvoie au bredouillement, à des mots incompréhensibles, à des bruits ?

Vincent Hirtzel
hirtzel@hotmail.com

1.

Pour traduire *ambient sound*, on reprend l'expression française « milieu sonore » du programme collectif Milson « Anthropologie des MILieux SONores » (2011-2015) [disponible en ligne sur : <http://milson.fr>], qui a servi d'incubateur à l'ouvrage. Voir Raymond Murray Schafer, *Le Paysage sonore : le monde comme musique*, trad. de l'anglais par Sylvette Gleize. Marseille, Wildproject, 2010 [1977].

2.

http://milson.fr/routledge_media.



Daniel J. Sherman
Le Primitivisme en France et les fins d'empires (1945-1975), trad. de l'anglais par Sylvie Muller. Dijon, Les Presses du réel, coll. « Œuvres en société », 2018 [2011], 329 p.

Le primitivisme, on le sait, obéit à une structure de double contrainte : sa fatalité est de détruire ce qu'il cherche à préserver, dans l'acte même de la préservation. Mais que peut-on dire qu'il détruit ? Certes pas ce qu'il se donne pour objet, à savoir de nébuleuses origines ancestrales que recèleraient le passé ou l'ailleurs – souvent l'un et l'autre, prétendument mêlés dans des sociétés que leur altérité vouerait à l'attraction des fantasmes. Taxer le primitivisme d'un pouvoir fondamental de destruction à l'égard d'on ne sait quelle authenticité éloignée, ce serait céder à ses propres sirènes essentialistes et décider que quelque chose existe qui serait primitif. Non, ce que le primitivisme détruit réside en lui – en nous-mêmes : c'est le désir même qui l'anime de la primitivité, la foi en elle, autant dire un rêve qui se dissout à proportion de l'attention qu'on met à lui donner corps. Quelque chose comme un complexe de Midas : de même que la transformation de sa nourriture en or finit par frapper d' inanition le roi du mythe, la transformation de l'expérience réelle en fantasme d'altérité épuise jusqu'au néant le désir qui l'a pourtant motivée.

C'est cette situation que Daniel Sherman explore dans le cas français, en choisissant une période tardive, celle des Trente Glorieuses (comme on dit si mal), qui a correspondu en France à l'effondrement de l'empire colonial. « *Ends of Empire* », les « fins d'empires » : l'expression est polysémique et suggère intelligemment, en français comme en anglais, que l'empire sécrète naturellement le primitivisme, qu'un de ses buts est de bercer ses sujets dans ce cocon et que sa ruine, loin de briser le cocon, le renforce pour nous masquer jusqu'au bout le poids de vérité de la réalité historique. Le primitivisme est débusqué là au fond, tout au bout, tout à la fin de l'empire : il en est le but secret, le chapitre conclusif, le bout (*the end*) le mieux caché mais le plus actif. Mais cela suggère aussi, réciproquement, que le primitivisme à son tour produit l'empire et sa ruine ; qu'il sert les buts de l'impérialisme colonial et qu'il en orchestre simultanément l'effondrement ; et même, qui sait ? que le but ultime – la fin, donc – de l'empire fut et est toujours de courir à sa fin – à sa perte – dans une involution nihiliste dont le primitivisme, malgré lui, révélerait le secret au point d'en constituer l'emblème mélancolique et inévitablement pénétré de ressentiment.

Ce qui ne signifie pas, évidemment, que ce recentrement autodestructeur sur soi ne livre que des chimères aux représentations, aux attitudes et aux actes marqués d'un sceau primitiviste. Au contraire, dans un premier temps, l'hyperviolence impérialiste est bel et bien favorisée par son occultation même, grâce aux prestiges irréels du mythe

qui sert à la déguiser et dont Daniel Sherman nous permet de distinguer les multiples procédures de tissage, qu'elles soient individuelles, collectives ou institutionnelles. Puis – et surtout – cette violence réelle est exacerbée, rendue proliférante par l'instabilité fondamentale du processus de mythification primitiviste. L'attitude correspondante, en effet, est *a priori* affectée de mélancolie par la disparition programmée de son objet ; cet objet ne se constitue même, dans le dispositif primitiviste, que sous la lumière de sa destitution imminente ; son apparition n'a lieu qu'à travers l'angoisse de sa disparition et, comme cet objet est lui-même mythique, il ne fait qu'un avec le fantasme de la perte, en tant que telle. Sous les dehors d'une origine merveilleuse, le véritable objet du mythe primitiviste est une figuration de l'absence et du manque, de sorte qu'il finit par exiger de réaliser cette perte pour pouvoir se maintenir dans son principe le plus secret. Au total, la spirale centripète et autodestructrice du dispositif primitiviste s'accompagne donc, par un effet retour, de destructions terriblement réelles, dans un emballage centrifuge qui projette les apories intérieures sur l'extérieur et exerce sur les individus et les sociétés la violence radicale que l'on connaît. Par là seulement, par ce mouvement aveugle d'extériorisation de la violence, le primitivisme peut se perpétuer en dépit – ou par l'effet même – de ses contradictions fondatrices : son dispositif est conçu pour convertir la double contrainte de départ en ressentiment à l'égard d'un objet mythique qui, par essence, est donc toujours déjà condamné à ne pas remplir ses promesses.

Historiquement, la scène est dressée par Daniel Sherman là où on ne l'attend pas. Le mal se déplace (car c'est bien du mal qu'il s'agit, dans un livre dont l'exactitude historique n'est pas séparable de l'engagement politico-éthique, débouchant sur la dénonciation du débordement de violence nécessairement produit par toute mythification ou déshistoricisation du réel). En voici exposé un épisode jusqu'à présent mal connu, presque insoupçonné, dont c'est l'honneur de l'historien de l'avoir non seulement dévoilé minutieusement mais relié à ses conditions de possibilité, dans le moyen terme de la situation coloniale, ainsi qu'à ses ravageurs rebonds contemporains, dans la production systématique d'oubli qu'orchestre aujourd'hui le capitalisme addictif, au niveau mondial. Cette scène inédite du primitivisme choisie par Daniel Sherman, c'est donc celle de la modernité « à la française » qui ne parvient pas à compenser par la croissance économique et le bien-être social le sentiment de perte abyssale provoqué par la fin d'empire. Le symptôme de sa nature inguérissable, c'est la continuation de multiples procédures de mythification primitiviste, contaminant des zones imprévues de la culture pour remplacer l'actualité réellement violente du crépuscule colonial par un rêve antimoderne de retour aux origines. Alors que la décolonisation s'est accomplie dans le sang et le non-dit, et que cette violence a atteint un niveau vertigineux en Algérie jusqu'en 1962, ces « stratégies compensatoires » se vérifient dans les années qui suivent avec la transposition sur la scène métropolitaine de l'exotisme primitiviste traditionnel : dans l'idéologie des « arts et traditions populaires » véhiculée par le musée du même nom avant même son inauguration en 1975 ; dans l'appropriation décorative des objets dits « primitifs », toujours raflés en Afrique comme au bon vieux temps colonial, au sein des intérieurs à la mode d'Andrée Putman ; dans la valorisation d'une primitivité vernaculaire, suivant des stratégies divergentes, chez des artistes comme Jean Dubuffet ou Gaston Chaissac ; et, plus tard encore, dans le recouvrement des destructions nucléaires du Pacifique par une idéalisation exotisante

de la Polynésie « française » à des fins touristiques, pour faire du primitivisme un « produit de marque ».

À travers ces cas d'étude, la force du livre est double. Son premier versant consiste à traquer le dispositif primitiviste dans des contextes insoupçonnés, qu'on aurait volontiers qualifiés d'anticoncoloniaux à partir d'une confiance superficiellement accordée aux désirs de réinvention culturelle qui s'y manifestaient, voire à l'expression d'un rejet explicite de l'idée de « primitif ». Et pourtant, il s'avère que rien n'a vraiment changé en profondeur sous le couvert des mots nouveaux. Ainsi en va-t-il du grand dessein d'ethnographie de la France conçu par Georges-Henri Rivière au musée des ATP en lieu et place de l'ethnologie coloniale, ou de la transformation cosmétique du musée des Colonies puis de la France d'Outre-Mer en musée des Arts africains et océaniques (MAAO) en 1960 ; ou de la relation d'attraction-répulsion (nettement teintée de racisme) de Dubuffet à l'égard des cultures arabes, au moment même où il fonde « l'art brut » et rêve de réinstaurer un art indigène propre à « l'homme de race européenne » ; ou encore de la compréhension biaisée de l'œuvre contemporaine de Lévi-Strauss, dans *La Pensée sauvage* ou *Le Totémisme aujourd'hui*, dont on a fait passer l'anti-essentialisme au second plan en valorisant avant tout son anti-historicisme et, ce faisant, sa possible instrumentalisation, afin de consolider une préférence structurelle pour le primitif, rajeunie par la conjuration des vieux démons racistes de l'idéologie coloniale.

Bien d'autres cas passionnants et inquiétants à la fois – jusqu'à l'ouverture du musée du quai Branly en 2006 et au discours de Dakar de Nicolas Sarkozy en 2007 – surgissent dans le livre, pour suggérer l'omniprésence d'un tissu « métaculturel » – suivant le concept ici emprunté à Greg Urban – primitiviste, dans les attitudes de pensée françaises et les actions culturelles qui en découlent, à tous les niveaux de la société. Mais la seconde force des analyses de Daniel Sherman, la plus singulière aussi, c'est de suggérer systématiquement les contradictions internes de ces innombrables stratégies compensatoires et leur échec autoprogrammé. À cet égard, les déboires du projet de musée des ATP – les salles démodées aussitôt qu'inaugurées et d'avance poussiéreuses –, la pauvreté et le chaos des acquisitions du MAAO – où se trouve négligemment noyée une importante collection d'arts du Maghreb –, l'inefficacité vaguement ridicule des promotions touristiques du Pacifique français, version Club Med, et jusqu'aux rancœurs de Chaissac à l'égard de son étiquetage médiatique en tant que primitif ou à la paranoïa de Dubuffet quant à sa possible déposition de l'invention de la catégorie d'« art brut », tout cela forme une constellation de signes d'autant plus éclairants que, dans leur hétérogénéité, ils obéissent tous à une même logique : le dispositif primitiviste, qu'il soit mu par des individus ou des institutions, est constitutivement instable au point de se retourner contre lui-même et d'induire soit une course au pire (dans la vulgarisation des fantasmes et le cynisme des stratégies d'appropriation), soit une désagrégation mélancolique. Dans tous les cas, son horizon n'est rien d'autre que sa propre ruine, sur laquelle prospèrent indéfiniment, d'une part, les destructions historiques réelles (sur le mode de la fuite en avant) et, d'autre part, une inquiétude critique alimentée par la désillusion (laquelle à la fois aiguise à l'extrême cette inquiétude et la prive de l'énergie nécessaire à une action politique concrète).

Dès lors, se pose la question des conditions d'émergence d'une critique historique du primitivisme, abordé dans sa situation française des années d'après-guerre et de fin d'empire, comme la conduit

Comptes rendus

Daniel Sherman dans son livre. Celui-ci propose d'y voir le résultat d'une méthode de « défamiliarisation » à l'égard de la culture française, rendue possible par le regard à la fois empathique et étranger de l'historien américain francophile. Cette défamiliarisation relèverait plus, autrement dit, de ce que « l'œil de l'ethnographe », au sens de Michel Leiris, rêvait d'opérer à l'égard des sociétés africaines rencontrées lors de la mission Dakar-Djibouti, que du vieil objectivisme positiviste, qui prétendait simplement circonscrire de l'extérieur une situation et en dévoiler les significations restées obscures aux yeux de ses propres acteurs.

Il resterait néanmoins, à partir de là, à se défamiliariser d'avec la défamiliarisation elle-même : cette capacité de distanciation par l'enquête critique procède-t-elle simplement d'une position circonstancielle, quoique méthodique, d'extranéité de l'observateur ou fait-elle partie intégrante de la dynamique interne des sociétés contemporaines, toutes également emportées dans une spirale autocritique qui prend le double visage de la haine de soi et de l'enquête sur soi ? Dans la seconde hypothèse, le primitivisme des fins d'empires inclurait dès l'origine une part de désillusion, donc d'analyse déconstructrice, en parallèle de l'amertume destructrice. Ce dispositif impérial de la France des Trente « Glorieuses » s'inscrirait ainsi dans un destin partagé de la modernité et pourrait être articulé à une enquête générale sur toutes les procédures de mythification et de spectacularisation propres aux *finis* du capitalisme techno-industriel mondialisé, avec ses effets simultanés de distanciation critique et de violence extrême, plus que jamais démultipliés. C'est du reste ce que suggère Daniel Sherman à la fin de son dernier chapitre, à travers l'image ironique d'une triangulation mondiale des effets de sens primitivistes : « Il semble logique que les vols directs entre Paris et Tahiti [...] passent par Los Angeles, haut lieu du *branding* et de l'illusion. »

Rémi Labrusse
remi.labrusse@wanadoo.fr

